

MIRIAL



MIRIAL

ALEX SOL

Copyright © Alex Sol - 2022

« Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre. Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

ISBN : 979-10-359-8655-1

Dépôt légal : mars 2021

3ème édition - 2022

Couverture : Alex Sol

Maquette et mise en page : Alex Sol

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

*À toutes les femmes Asperger.*



## PROLOGUE

**L**e vide. Le silence. La paix.

Oui, voilà. Elle était entourée de paix.

Ses mains flottaient à la surface de l'eau.

Elle se laissait bercer.

Elle ne percevait rien en provenance de l'extérieur. Elle entendait seulement les mouvements de l'eau sur son corps et son propre cœur qui battait enfin à un rythme normal.

Elle baignait dans l'obscurité la plus complète. Elle ne sentait plus rien à part son propre corps.

C'était le seul endroit où elle était en paix.

Son cerveau avait ralenti et seules des images blanches aux formes abstraites passaient dans son esprit.

Puis, comme pour lui rappeler que le monde n'avait pas cessé de tourner à l'extérieur, la porte de son caisson de privation sensorielle coulissa. Un rai de lumière s'engouffra à l'intérieur.

Léna Meyers ferma les yeux et posa une main sur sa bouche. Elle avait envie de vomir.

Une femme s'accroupit et posa une main sur le caisson avec douceur.

— Bon retour, Léna, murmura-t-elle, votre pause s'est-elle bien déroulée ?

Léna se leva, laissant l'eau rouler sur sa peau brune nue. Elle s'enroula dans la serviette tendue.

Le monde entier la rattrapait. Le parfum de l'hôtesse, les battements de son cœur. L'odeur des trois hommes dans le vestiaire, le bruit des filantes dehors, les clapotis de l'eau dans l'évier du sous-sol. La sécheresse de la serviette sur sa peau... Tout.

Elle soupira et hocha doucement la tête.

Elle aurait au moins eu ses trente minutes de répit.



**L**e cri suraigu d'un réveil résonnait encore et encore contre les murs de l'appartement. Personne n'avait pensé à l'éteindre. Sûrement avaient-ils juste tous cru que quelqu'un finirait par le faire à leur place.

Léna soupira et observa un policier passer sous le cordon de sécurité. À part l'homme qui était venu la chercher à son travail, personne ne lui avait adressé la parole. Elle ne se plaignait pas, elle était incapable de parler de toute façon. Incapable de formuler une seule pensée cohérente. Son cerveau était en train de traiter l'information. Il ne savait pas par quelle émotion passer, alors, il ne se fixait sur aucune. Léna se contentait de balayer la chambre des yeux et d'observer les allées et venues des policiers et des scientifiques. Des voix graves s'élevaient en provenance du couloir, trois hommes en uniforme noir et bleu marine discutaient du parjure. Léna les entendait comme si elle se trouvait avec eux. Pour eux, c'était la routine. Ils s'occupaient de ce genre d'affaires comme Léna traitait les lignes de chiffres de ses clients et clientes, avec zéro compassion, zéro intérêt, zéro émotion. C'était leur travail. Ils rentreraient le soir chez eux en ayant oublié le nom de la morte sous le drap, mais aussi la détresse sur le visage de celle qui était venue l'identifier.

Léna leva la tête vers le plafonnier au-dessus d'elle. Des giclées de sang le traversaient de part en part. Il avait séché.

Quand était-ce arrivé ?

Depuis combien de temps était-elle là ?

— Madame Meyers ?

Léna sursauta et réajusta ses gants par réflexe.

Dans le miroir du couloir, son reflet lui faisait face. Sa peau sombre était un peu plus claire sur les ailes de son nez et ses cheveux crépus étaient attachés en arrière. Seuls ses yeux noirs gonflés trahissaient son état émotionnel.

— Madame Meyers ?

Elle se tourna vers l'agent Shroder. C'était lui qui était venu la chercher à son bureau. Il lui avait dit que c'était urgent, qu'ils avaient besoin d'elle pour identifier le corps. Elle était la seule personne listée en contact d'urgence. Léna s'était levée, était allée demander une autorisation d'absence à son cadre et avait suivi Gareth Shroder jusqu'à l'appartement de Reesha.

— Je suis désolé, je ne souhaitais pas vous faire peur, madame. Est-ce que ça va ? On peut prendre quelques minutes avant l'identification. Vous voulez boire quelque chose ?

Léna secoua la tête en regardant la forme allongée sous le drap blanc maculé de sang. Le sang avait séché sur le plafonnier, mais pas sur le drap. Reesha n'était donc pas morte depuis longtemps. Quelques heures tout au plus.

Léna n'avait pas besoin de voir le corps. La main qui dépassait, celle qui avait tiré, c'était bien la sienne. Léna avait de suite reconnu le subtil tatouage au poignet. Aucun doute, c'était bien Reesha sous ce drap. Sa meilleure amie. Sa seule amie.

Les yeux de Léna zoomèrent sur l'index de la défunte. Une fine entaille nette s'y dessinait. Reesha s'était coupée en appuyant sur la détente.

Au sol, la forme de l'arme confirmait son mauvais état et sa vétusté. Pourquoi Reesha s'était-elle donné la mort avec une chose pareille ? Elle ne manquait pas d'obsidiennes, elle aurait pu s'acheter quelque chose de plus sûr, quelque chose qui ne lui aurait pas fait exploser la tête.

Le regard de Léna remonta du sol vers le mur et se posa sur un premier cadre. Une photo de Reesha, seule devant un musée. Ses

cheveux blonds étaient courts à cette époque. C'était Léna qui tenait l'appareil ce jour-là. Un autre cliché représentait les parents de Reesha avant le drame, avant que leurs vies à toutes les deux ne basculent.

Les yeux de Léna passèrent toutes les photographies une à une, zoomèrent dessus pour se remémorer les détails qu'elle connaissait par cœur. Reesha était soit seule, soit accompagnée de Léna ou de ses parents. Elle n'avait personne d'autre. Pas besoin d'être policier pour le deviner, regarder son appartement était suffisant. Femme célibataire, solitaire, sans animal de compagnie, sortant peu et travaillant trop. Voilà ce que ces agents allaient noter dans leurs rapports.

Une photographie en particulier attira l'attention de Léna. Celle où elles se tenaient toutes les deux par le bras dans le salon du père de Reesha. Les cheveux crépus de Léna créaient un halo sombre autour de son visage à la peau mate, tandis que ceux de Reesha, blond cendré, descendaient parfaitement lisses jusqu'au creux de ses hanches. Elles souriaient. Leurs pères venaient de leur annoncer une bonne nouvelle ce jour-là et avaient tenu à fêter l'évènement. Reesha avait une petite trace de gâteau au chocolat au coin de la bouche. Léna, elle, se forçait à sourire.

Léna ferma les yeux et passa sa main sur son visage.

Du sang avait aussi éclaboussé le mur et le plafond. Sur le sol, des morceaux de crâne explosé attendaient d'être prélevés et catalogués comme déchets organiques. Une drôle d'odeur émanait de la pièce, Léna ne l'avait jamais sentie auparavant ici. L'odeur de la mort, voilà ce que c'était. L'odeur de la mort de Reesha. La puanteur de son parjure.

— Ça va aller ?

Léna se tourna vers Shroder. L'écusson des forces de police était cousu sur son uniforme, sous l'épaule gauche. Un rond à l'intérieur duquel quatre lettres étaient reliées par deux flèches à double tête. S. pour sécurité. O. pour ordre. S. pour soutien. E. pour exemple. La devise de l'Orprogrum, parti gouvernemental unique de Dioscuri.

Shroder avait l'air gentil. Il ne ressemblait pas encore à tous les autres qui ne croyaient plus en ce qu'ils faisaient, trop habitués à remplir des lignes de paperasse pour des parjurés. Ses yeux vairons ne laissaient passer aucune malice. Elle n'en avait jamais vu de tels. Un œil bleu, le second améthyste.

— Vous êtes nouveau, n'est-ce pas ? demanda Léna.

S'il était surpris de sa question, Shroder ne le montra pas. Il hocha simplement la tête.

— Oui. Enfin, cela fait quatre ans. Ça se voit tant que ça ?

— Cela explique pourquoi c'est vous qui avez été chargé de venir me chercher afin de me demander d'identifier le corps.

Nouveau hochement de tête. Léna avait vu juste. Lire les gens était presque aussi simple que de lire des lignes de chiffres à présent.

— Avez-vous changé de carrière ? continua-t-elle sans lui laisser le temps de répondre. En général, c'est plutôt l'inverse : 80 % des policiers de rangs inférieurs à celui de capitaine ne passent que vingt ans en moyenne à leur poste. Parmi ces 80 %, 15 % commettent eux-mêmes le parjure, les 65 % restants changent de métier et se dirigent vers des postes administratifs dans la fonction publique.

L'agent Shroder frissonna et passa sa main sur sa nuque. Elle l'avait mis mal à l'aise. Elle faisait tout le temps ça. C'était bien plus simple, pour elle, de parler de chiffres et de statistiques, bien plus pertinent aussi, mais les autres n'aimaient pas. Ils n'appréciaient pas la différence. Pourtant, malgré cela, les battements du cœur de Shroder restaient réguliers et lents.

— Oui... hum... j'étais dans la sécurité nationale avant.

Qu'est-ce qui avait bien pu pousser un soldat à quitter les forces de sécurité ? Était-il parti de son plein gré ou y avait-il été forcé ?

— Madame Meyers, est-ce que vous êtes prête à identifier le corps ?

Léna inspira profondément. Son cerveau tentait d'oublier la raison de sa présence ici, dans l'appartement de Reesha. Son regard glissa vers la grande bibliothèque en bois ébène. Léna avait aidé Reesha à la monter il y avait de cela plus de soixante ans. Le meuble croulait désormais sous le poids des livres. Il n'était pas fait pour supporter autant de poids. Il devait y avoir pour cinquante kilos de livres et de bibelots. Si Reesha avait rajouté mille huit cents grammes, seulement mille huit cents grammes, la bibliothèque se serait écroulée. Mais elle n'en rajouterait plus à présent.

Léna soupira.

— Vous n'avez pas besoin de retirer le drap, dit-elle en faisant bien attention à ne pas regarder vers la silhouette étendue sur le lit à balda-

quin. Le tatouage en arabesque au poignet droit, c'est bien le sien. Les ongles rongés, la mèche de cheveux blonde qui dépasse et la forme générale du corps, un mètre soixante-quinze, soixante et onze kilos... C'est Reesha Machado, aucun doute là-dessus. De plus, la position de l'arme à côté de sa main, à un angle de 25°, ainsi que les éclaboussures de sang sur les murs et les meubles confirment que c'est elle qui a tiré. Sans parler de l'entaille sur son doigt qui coïncide avec la vétusté de l'arme.

— Co... comment ? demanda le policier surpris.

Léna fit craquer ses cervicales. La sonnerie du réveil lui donnait mal à la tête. Elle passa le bout de ses doigts sur ses tempes et appuya pour calmer son début de migraine.

— La balistique vous le confirmera. C'est une arme de petit calibre, petite puissance de feu. Le genre d'arme que l'on trouve facilement au marché noir. À mon avis, vous aurez 65 % de chance de dénicher son dealer, soit sous le pont ouest, soit sous le pont de l'Éternité. Ce sont les deux zones de reventes illégales les plus près d'ici. Elle n'aurait eu aucun intérêt à le faire vers son travail. Trop risqué.

L'officier haussa les sourcils et sonda Léna. Elle avait encore trop parlé.

— Vous êtes une sapiens, pas vrai ?

Elle se retint de rouler des yeux. Il lui avait fallu tout ce temps pour s'en apercevoir ?

— Oui, répondit-elle tout bas.

— Une sapiens, comptable pour une banque ?

Elle avait l'habitude que les gens ne comprennent pas. Les autres sapiens travaillaient presque tous pour la sécurité nationale ou en tant que garde du corps pour de grands dirigeants.

— C'est plus calme, plus simple. J'aime les chiffres, ils m'apaisent.

L'officier lui sourit.

— Je prends bien note de ce que vous venez de me dire, madame Meyers, mais... je n'ai pas le choix, je dois découvrir le corps pour que vous l'identifiez. C'est le protocole.

Le protocole, bien sûr. Léna hocha la tête.

— Merci, madame.

Shroder avança sa main vers le drap. Il s'arrêta à quelques centimètres avant de se retourner vers Léna.

— Prête ?

— Non, mais allez-y quand même.

Un sourire gêné s'étira sur les lèvres de Shroder. Il était mignon dans son genre. Dans des circonstances différentes, Léna aurait pu flirter avec lui ; il ne ressemblait pas aux autres policiers, il l'intriguait.

Le drap ensanglanté glissa le long du visage de la défunte jusqu'à ses épaules et Léna inspira profondément. Une partie du profil gauche de Reesha avait disparu, réduit en morceaux et éjecté par la puissance de l'arme à feu. Son œil droit était ouvert et intact. L'iris bleu paraissait la fixer dans la mort. Léna pouvait sentir Reesha la juger. Elle aurait sûrement pensé qu'elle n'était pas assez expressive face à son cadavre, elle lui aurait dit : « Fais un effort, fais semblant de ressentir quelque chose. Entre dans ton personnage, juste un instant. Tu n'aimerais pas qu'ils croient que tu es complice de mon parjure tout de même ? »

Mais ce n'était pas possible. Pas avec l'assaut d'émotion qui la terrassait.

— C'est elle, dit Léna d'un ton plat.

L'agent Shroder rabattit le drap d'un seul geste et se redressa face à elle.

— Toutes mes condoléances, madame.

Léna hocha la tête par automatisme. Elle avait froid. Elle resserra ses bras autour d'elle et pivota vers la fenêtre. Dehors, le monde continuait de tourner. Personne ne se doutait encore que Reesha Machado, journaliste à l'Insoumis, venait de se donner la mort en ce matin de novembre dans son appartement, à l'âge de 179 ans.

Une main se posa sur l'épaule de Léna et elle sursauta. L'agent Shroder fit un pas en arrière en s'excusant.

— Pardon, mais vous ne me répondiez pas. Voulez-vous que je vous fasse ramener chez vous ?

— Vous n'aviez pas d'autres questions ?

— Si, si bien sûr, mais cela peut sûrement attendre demain matin. J'imagine bien que cela doit être un choc pour vous.

Léna secoua la tête. Elle ne voulait pas revivre ça le lendemain, il fallait qu'elle en finisse le plus vite possible.

— J'ai déjà perdu une journée de travail, agent Shroder, j'aimerais ne pas perdre celle de demain. Alors, posez-moi toutes les questions que vous souhaitez, maintenant.

Derrière Shroder, deux policiers en uniforme la fixaient en marmonnant entre eux.

— Sacrés sapiens, jamais une émotion ces bêtes-là.

Léna réprima une réflexion. Ils avaient beau chuchoter, elle les entendait comme s'ils étaient en face d'elle. S'ils connaissaient si bien les sapiens, ils sauraient qu'elle en était capable.

L'alarme du réveil sonnait toujours. Pourquoi personne n'allait l'éteindre ?

Il y avait trop de sons, trop d'odeurs, trop d'informations, trop de gens...

Shroder lui indiqua de le suivre. Léna resserra son sac sur son épaule et regarda une dernière fois la forme allongée sous le drap. Puis, après avoir repris ses esprits, elle passa entre les policiers qui l'observaient froidement et rejoignit l'agent Shroder dans le couloir.

Derrière elle, elle les entendit parler du père de Reesha.

— Tu te rends compte quand même, dit le plus grand des deux, c'était la fille d'un des inventeurs du Mirial. Quel gâchis ! C'est incompréhensible...

Shroder fit signe à Léna de s'asseoir sur une marche d'escalier et elle obtempéra.

— Pourquoi personne ne l'éteint ? demanda Léna.

— Pardon ?

— Le réveil. Pourquoi est-ce que tout le monde le laisse sonner ?

Elle appuya sur ses tempes et ferma les yeux.

— Le réveil ? répéta Shroder perplexe.

— Oui. Il est... si strident.

Shroder pencha la tête.

— Un instant, s'il vous plaît.

Et il disparut dans l'appartement de Reesha.

Le couloir, d'habitude si clair et lumineux, était sombre ce jour-là. Les

plantes vertes qui avaient été installées pour l'égayer avaient les feuilles pendantes et jaunies. Personne n'en avait pris soin depuis plusieurs semaines. Léna savait que c'était Reesha qui se chargeait de les arroser et de les repoter. Son parjure ne datait que de quelques heures. Qu'est-ce qui avait bien pu l'empêcher de s'en occuper ? Avait-ce un lien avec la balle qui lui avait fait exploser la tête ?

Léna l'avait vue une semaine auparavant et elle n'avait rien pressenti. Elle n'avait pas eu le moindre doute. Rien. Comment avait-elle pu manquer une telle chose ?

Shroder passa sous le cordon de sécurité et revint vers Léna.

— Mieux ?

Léna le regarda surprise. Elle n'entendait plus le réveil.

— Merci.

— Ce n'était pas le réveil.

— Pardon ?

— C'était le téléphone de mon chef. Ce que vous entendiez, c'était la vibration dans son sac. Il doit le faire réparer depuis plus d'une semaine. Dès qu'il se met à sonner et à vibrer, il ne s'arrête plus. Il peut couper le son, mais pas les vibrations. Je lui ai demandé de l'éteindre.

Léna soupira.

— Vos sens sont décuplés en cas de stress ou d'émotion forte, n'est-ce pas ?

Léna se passa une main dans les cheveux et secoua la tête.

— Ils le sont tout le temps, mais là...

Elle fit une pause.

— Là, c'est pire ? demanda Shroder.

— Vous vous y connaissez bien en sapiens, remarqua-t-elle.

Shroder s'assit sur la marche à côté de Léna, pas assez près cependant pour la frôler. Il gardait une distance de sécurité réglementaire. Elle n'était qu'une civile venue identifier un corps, il ne pouvait pas se montrer trop familier.

— J'ai travaillé avec deux sapiens... avant. Des hommes cela dit, il paraît que c'est différent avec des femmes.

— Ça l'est.

Shroder ouvrit la bouche, mais se retint. Léna soupira. Elle resserra



son manteau en laine bouillie gris contre elle. Elle avait froid, elle voulait rentrer vite. Elle devait prendre un bain bouillant. C'était la seule chose qui allait lui permettre de reconnecter son corps avec son esprit.

— Si vous avez des questions, allez-y, j'ai l'habitude.

— Non, non, répondit Shroder, je n'ai pas de questions. Enfin, je suis flic, je suis curieux, mais non, je n'ai pas de questions sur vous. Juste sur l'enquête en cours, mais... Vous n'êtes pas une bête, vous savez, ne les écoutez pas. Je vous admire. Quand j'étais gosse, je voulais devenir comme vous.

— On ne devient pas sapiens.

Shroder rit quelques secondes avant de s'arrêter net. Un de ses collègues avait tourné la tête vers eux et les fixait intensément.

— Oui, je sais, reprit-il plus bas, mais ça, je ne l'ai su que plus tard. J'étais persuadé que je pourrais si j'essayais assez.

— Comment faisiez-vous ? Pour essayer ?

Shroder planta ses yeux dans ceux de Léna. Il y avait une petite anomalie dans son iris droit, une fine strie dorée en forme de flèche.

— Je lisais des livres par dizaines. Je les apprenais par cœur. Je voulais être capable de dire que telle ou telle information se trouvait dans tel ouvrage, à telle page. Je m'entraînais à écouter des films, immergé dans ma baignoire... je... Vous devez me prendre pour un fou, pas vrai ?

Léna secoua la tête. Petite, elle avait fait l'inverse. Elle avait refusé de se souvenir de ce qu'elle voyait ou lisait, quitte à mentir à ses parents et à ses professeurs. Elle avait volontairement raté des examens, afin d'être comme tous les autres. Elle avait mis du coton dans ses oreilles pour s'empêcher d'entendre la télévision des voisins, acheté des lunettes avec une forte correction pour abîmer sa vue. Aujourd'hui, elle portait toujours des gants pour éviter le contact avec des surfaces irritantes.

— Vous n'êtes pas fou. Vous étiez juste un gosse mal dans sa peau. Qui pourrait ne pas comprendre ?

Shroder acquiesça.

— Bien. Est-ce que vous êtes d'accord pour que je vous pose quelques questions sur votre amie ?

Léna hocha la tête et une mèche frisée tomba devant ses yeux.

— Quand avez-vous vu Reesha Machado pour la dernière fois ?

— Il y a sept jours, deux heures et vingt-six minutes.

— Belle précision, je vais donc inscrire samedi après-midi si cela vous va.

Léna ne répondit pas.

— Aviez-vous connaissance des tendances au parjure de votre amie ?

— Non. Sinon je l'aurais reporté, c'est la loi.

Shroder nota quelque chose d'autre. C'était plus long que ce que Léna venait de dire. Elle tenta de regarder, mais il ramena son calepin vers lui.

— Vous avait-elle paru déprimée, morose, différente ces derniers temps ?

Léna repensa à leur ultime repas. Reesha lui avait encore parlé de son reportage grandiose qui avançait bien. Elle était enthousiaste, elle y croyait. Elle lui avait en outre dit qu'il lui tardait que Léna le lise pour avoir son avis. Elle n'avait pas voulu lui en parler plus, cependant.

— Non. Elle était satisfaite au travail, ça se passait bien, très bien même. Elle travaillait sur un reportage important, c'est ce qu'elle disait. Ce n'est pas vraiment son genre de commencer quelque chose sans finir.

— Vous ne croyez pas à la thèse du parjure ?

Léna regarda la porte ouverte et les policiers qui remballaient leurs affaires derrière le cordon de sécurité.

— C'est un parjure, dit Léna de manière automatique, la scène est formelle. L'angle de l'arme, la poudre sur sa main, la position de son corps. Je n'ai senti aucune autre odeur à part la sienne, la vôtre et celles de vos collègues.

— Elle aurait pu y être contrainte, vous ne pensez pas ?

Léna regarda Shroder. Depuis quand un simple agent de police cherchait-il à aller plus loin que l'évidence ? Reesha avait commis le parjure. Léna ne pouvait entendre autre chose. Rien d'autre ne faisait sens.

— Je ne pense pas. Vous savez, elle n'était personne d'important. Même dans son travail.

— Vous avez mentionné un reportage. Est-ce que vous savez sur quoi exactement elle enquêtait ?

Léna secoua la tête.

— Non. Reesha n'aime pas... n'aimait pas qu'on regarde son travail

avant qu'elle ait terminé. Mais elle écrivait principalement des chroniques. La dernière personne à avoir pris du Mirial, la première, la personne la plus vieille, la plus jeune, le scandale sexuel de tel acteur, la dernière conquête de Ronald Wrecker, de tel fils de... Je ne pense pas qu'elle aurait pu être tuée pour ça. Et vous ?

Shroder haussa les épaules tout en continuant de noter dans son carnet. Son cœur était régulier comme celui d'une machine. Cinquante-neuf battements par minute.

Il reprit, d'un ton toujours aussi patient et calme.

— En parlant de Mirial, j'ai vu dans son dossier qu'elle avait pris sa dose à l'âge de trente-deux ans. C'est un peu tard pour une femme, non ?

Léna ne savait pas quoi répondre.

— Je l'ai pris à vingt-neuf ans.

— Et vous êtes plus vieille qu'elle. Savez-vous pourquoi elle a autant attendu ? Était-elle tombée enceinte ?

Enceinte ? Depuis combien de Léna n'avait-elle pas entendu ce mot ? Des décennies, sûrement.

— Non.

— Vous ne vous connaissiez pas à l'époque ?

— Si. Nos pères étaient amis. On a grandi l'une avec l'autre. Nos mères...

Léna s'arrêta. Une étrange émotion, mélange de nostalgie et de profonde tristesse, la traversa. Elle ne pensait pas souvent au passé ni à l'avenir d'ailleurs, elle se concentrait sur le présent.

— Oui ? demanda Shroder qui ne percevait pas son mal-être.

— Nos mères ont commis le parjure ensemble.

— Oh...

— Quand nous avions dix et douze ans. C'étaient les premières doses de Mirial.

Shroder posa son calepin sur ses genoux.

Léna prit une grande inspiration. Elle se revit adolescente, pénétrer dans le salon de ses parents et retrouver sa mère ainsi que celle de Reesha, endormies pour toujours dans les fauteuils du salon, une fiole d'héroïne sur la table basse et les manches droites de leurs pulls remontées jusqu'à leurs épaules. La télévision ronflait fort ce jour-là et Léna avait fait une

crise d'angoisse. Son père avait à peine eu le temps de constater le décès de sa femme avant de devoir l'emmener, elle, aux Urgences.

— Oui, murmura Shroder, ce n'était pas une bonne formule. Pensez-vous que c'est pour cela que Reesha a attendu autant de temps avant de le prendre ?

— Cela a un rapport avec son parjure ?

— Tous les parjures ont plus ou moins un lien avec le Mirial. Que ce soit pour la première formule qui a causé des cas intenses de dépressions, ou parce que vivre éternellement est... pour certains, plus une souffrance qu'une bénédiction.

— C'est ce que vous pensez ? demanda Léna surprise.

Pourquoi sinon l'aurait-il mentionné ?

Les yeux vairons de Shroder attirèrent ceux de Léna.

— Il n'y a aucun mal à avouer que la vie éternelle est difficile à assumer. Cela ne veut pas dire que l'on envisage le parjure pour autant. Vous comprenez mon point de vue ?

Léna acquiesça sans y croire, car non, elle ne comprenait pas.

Shroder continua.

— Vous êtes donc absolument certaine que votre amie n'est jamais tombée enceinte avant de prendre du Mirial ?

— Non. Elle ne l'a jamais été, je l'aurais vu.

— Et vous ?

— Je ne vois pas le rapport avec son parjure.

Shroder ferma son calepin et appuya ses coudes sur ses genoux. Il regardait le mur en face d'eux, mal à l'aise.

— En dehors de ses parents, vous êtes la seule personne à apparaître dans son appartement. Il y a des photos de vous, des notes sur le réfrigérateur portant votre nom, mais vous ne vivez pas ensemble.

Il continuait de fixer un point devant lui.

— Nous n'étions pas un couple.

Enfin, Shroder la regarda.

— Je ne cherche pas à préconcevoir quoi que ce soit, juste de comprendre ce qu'il s'est passé pour Reesha.

— Je sais. Vous êtes aimable, et je vois bien à votre langage corporel que vous êtes très mal à l'aise d'avoir posé cette question.

Shroder acquiesça et Léna continua.

— Nous n'étions pas un couple, juste des amies très proches, depuis toujours. Je ne suis jamais tombée enceinte et Reesha n'aurait pas pu en vouloir à la terre entière pour cela. Je vous l'ai dit, je ne vois aucune raison qui aurait pu la pousser au parjure, mais cela ne signifie pas dire qu'elle ne me l'aurait pas caché. De toute évidence. On ne s'ôte pas la vie pour rien.

Shroder se contorsionna sur la marche d'escalier pour attraper quelque chose dans sa poche. Il ouvrit un porte-carte et en tendit ensuite une à Léna. Elle la saisit et l'observa. Le papier était fin et friable ce qui attestait des économies budgétaires de son département. Toutefois, le style simple, mais luxueux, témoignait de l'envie de Shroder de réussir. Gareth Shroder. La carte n'était pas abîmée, il en prenait soin, il était méticuleux et soigné.

— Voici mes coordonnées, si vous pensez à quoi que ce soit, surtout n'hésitez pas.

— Vous utilisez une phrase négative.

— Que... Pardon ?

— Vous dites « n'hésitez pas » sauf que vous employez une tournure négative ainsi que le verbe « hésiter ». Vous pensez bien faire, c'est évident. Cependant, en usant de ce type de tournure, vous mettez inconsciemment l'idée de la négation et de l'hésitation dans l'esprit de votre interlocuteur. De ce fait, vous avez 15 % de chance de le dissuader de le faire.

Léna fronça les sourcils. C'était sorti tout seul. Encore une fois. Elle s'apprêtait à essuyer une remarque cinglante quand Shroder se mit à rire.

— Excellent ! Merci ! Vous êtes impressionnante, je n'avais jamais songé à cela. Vous auriez pu être prof dans un autre monde, vous auriez dû d'ailleurs !

Léna hocha la tête par automatisme. Cet homme était si différent. Statistiquement, il était improbable.

— Que devrais-je dire du coup ? demanda-t-il.

— Dire ?

— Oui. À la place de « n'hésitez pas » ?

Léna réfléchit pendant quelques secondes.

— Voici mes coordonnées, si vous pensez à quoi que ce soit, contactez-moi.

— Aussi simple que ça ?

— Oui. Contactez-moi, c'est de l'impératif, quand vous dites cela à quelqu'un, vous lui donnez une consigne. Vous pouvez aussi ajouter : tous les détails sont importants. Les policiers... vous, vous avez tendance à dire « même les plus petits détails » ou des phrases comme, « il n'y a pas de petits détails ». Sauf que petit est ici régressif... tous les détails, c'est mieux.

Shroder sourit et écrivit dans son carnet.

— Fascinant.

Il était si intéressé, si plein de vie, comment pouvait-il avoir plus de cent cinquante ans ? Les autres humains avaient depuis longtemps perdu l'énergie de s'ébahir, de découvrir, de changer. Pas lui. Pourquoi ?

— À quel âge avez-vous été préservé ? demanda Léna.

Le sourire sur le visage de Shroder fana.

— Trente-deux ans.

Il lui disait la vérité, elle le voyait, mais quelque chose paraissait étrange et Léna n'arrivait pas à mettre le mot dessus.

— D'accord.

Une autre question la démangeait, il fallait qu'elle la pose, elle ne pouvait pas ne pas le faire. Si elle n'avait pas la réponse, elle n'en dormirait pas. Elle savait qu'il y avait 99,99 % de chance que Shroder refuse de lui répondre et se mette à l'insulter, mais elle devait savoir. Elle le lirait dans ses yeux, sur son visage, elle saurait, même s'il ne voulait pas lui répondre.

— Vous êtes un immigré ?

— Pardon ? répliqua Shroder étonné.

Léna continua et se força à regarder Shroder pour analyser ses réactions.

— C'est statistiquement improbable que quelqu'un ayant travaillé pour la sécurité nationale décide de venir travailler dans la police de proximité, surtout au service des parjures.

Les lèvres de Shroder s'étirèrent.

— Peut-être que j'ai fait quelque chose qu'il ne fallait pas et qu'on m'a rétrogradé pour cela. Vous n'y avez pas pensé ?

— Si, bien sûr, mais dans ce cas-là vous ne seriez pas si impliqué dans votre travail, vous ne converseriez pas autant avec moi. Vous feriez juste comme les autres là-bas. Vous parleriez sur mon dos et sur celui de mon amie.

Gareth Shroder était de plus en plus étonnant. N'importe lequel de ses collègues se serait vexé de la question de Léna, n'importe qui lui aurait jeté des insultes au visage, mais pas lui. Il lui sourit avant de s'assurer qu'aucune oreille indiscreète ne se trouvait à proximité.

— Vous êtes vraiment très intelligente, dit-il en retournant son attention sur elle.

— Je sais.

— Oui. Vous avez raison.

Elle savait à présent. Elle aurait pu s'arrêter là, ne pas le mettre mal à l'aise, mais son honnêteté et l'étrangeté de ses réactions la poussèrent à en apprendre plus.

— D'où venez-vous ? Comment avez-vous été accepté ? Les conditions sont extrêmement difficiles à remplir.

— D'où je viens n'a plus d'importance, c'est là où je suis qui l'est, avoua Shroder. La vérité, c'est que je pensais, comme beaucoup, que rien ne pouvait m'arriver. Pas à moi. Mais je me suis trompé. J'ai tout perdu. Alors, après une longue période où j'ai imaginé en finir, je suis remonté et j'ai postulé pour un droit d'entrée sur Dioscuri. J'ai bossé quelques années avec le gouvernement et ils ont fermé le service où je travaillais. J'aime ce que je fais, madame Meyers, parce que je sais que ce qu'il y a en dehors de Dioscuri est...

Shroder ne continua pas. Il n'avait pas besoin. Ce n'était pas le premier immigré qu'elle croisait. Il y en avait un à son travail. Il était arrivé sur Dioscuri un peu plus de six décennies auparavant et était un des hommes les plus effacés avec lesquels elle travaillait. Le traumatisme de sa vie passée se lisait sur son visage. Shroder aussi portait quelque chose de lourd et de douloureux sur le sien, mais elle ne parvenait pas à discerner de quoi il s'agissait.

— Voulez-vous que je vous fasse raccompagner ? demanda-t-il.

Léna se leva et passa ses mains sur son pantalon.

— Non. Je connais les lignes de navette pour rentrer chez moi. Il y en a deux qui partent dans moins de dix minutes.

— Mais vous n'avez pas regardé votre montre !

— Je n'en ai pas besoin.

Shroder sourit. Léna s'apprêtait à partir, mais se retourna.

— Je pourrai revenir, ici, une fois que vous aurez terminé ?

Shroder se tourna et observa ses collègues. Le légiste était arrivé et avait déjà enveloppé le corps.

— Hum... Je ne sais pas vraiment, mais, disons... oui. Les enquêtes pour parjure sont très courtes. Venez avant lundi matin. Je ne vois aucune contre-indication à ce que vous le fassiez, mais ne le mentionnez à personne, c'est interdit en théorie. Nous sommes samedi, c'est la fin de semaine, les huissiers ne passeront pas, mais lundi ils feront tout enlever. L'appartement sera réassigné dès mardi.

— Merci.



Elle ne s'était pas trompée, la navette arriva à l'arrêt exactement dix minutes après. Le long véhicule volant ovale ralentit doucement avant de descendre vers le sol récupérer ses passagers. Léna monta et posa une carte magnétique sur un détecteur. Son visage s'afficha avec le nombre de voyages effectués et restants sur son abonnement. Derrière sa vitre de protection, le chauffeur ne lui accorda pas un regard. Ses deux prothèses bioniques étaient posées sur le volant et il attendait que tout le monde soit installé en regardant l'écran de surveillance sur le tableau de bord.

Léna se dirigea vers l'arrière du véhicule et fut soulagée de voir que sa place était disponible. Sur le côté droit, derrière la dernière barre de maintien, près de la fenêtre. Et par chance, il n'y avait personne sur le siège à côté.

Une fois assise, elle soupira. Une pression de plus en plus lourde appuyait sur sa poitrine. Elle ferma les yeux, souffla doucement par la bouche et se rassura mentalement. Elle serait chez elle dans trente-trois



minutes. Plus que trente-trois minutes. Elle pouvait le faire. Elle l'avait déjà fait.

L'homme derrière elle sortait visiblement d'une séance de sport intense. Il se dégageait de lui une odeur de transpiration et de pieds que l'on retrouvait dans les vestiaires des salles de sport. Léna était capable de le sentir malgré la protection vitrée qui les séparait.

Trois rangées devant Léna, une femme rousse avait la tête baissée vers un livre qu'elle ne lisait pas. Ses doigts le tenaient fermement, ses lèvres étaient pincées et Léna aperçut un mouvement de mâchoire indiquant qu'elle se mordait l'intérieur de la joue. Cette femme se retenait de pleurer. Ses vêtements étaient froissés et le bas de sa jupe longue taché. Il n'avait pas plu aujourd'hui, pas depuis plus de trois jours à vrai dire. Elle ne s'était pas changée, mais ses cheveux et ses ongles étaient propres, elle s'était donc lavée. Si elle avait accès à l'eau, pourquoi n'avait-elle pas nettoyé sa jupe ?

La navette accéléra et s'éleva d'une dizaine de mètres pour reprendre le trafic. Les feux de signalisation arrêtaient les autres véhicules pour leur laisser le passage et une fois sur le couloir aérien, le véhicule accéléra. Léna sentit son dos se coller au dossier du siège et ferma les yeux le temps de l'accélération. Il lui arrivait parfois de prendre plusieurs navettes dans le seul but de profiter de ces quelques secondes d'accalmie où son cerveau se mettait en pause. Elle ne ressentait rien hormis la sensation de l'accélération qui l'enfonçait dans son fauteuil.

Son répit disparut trop vite à son goût. Elle rouvrit les yeux.

Et tout lui revint.

Elle revit l'agent Shroder se présenter à son bureau pour lui demander de le suivre, puis lui ouvrir la portière de sa vieille carrosserie pour la laisser entrer. Elle revit les vieux monuments du centre-ville côtoyer les immenses gratte-ciel à travers la vitre propre. Elle revit le corps allongé sous le drap, l'arme au sol, les morceaux de cervelle sur le côté gauche du lit. Elle entendit de nouveau les rires des policiers qui se moquaient de Reesha, puis leurs remarques sur elle. Ils l'avaient traitée de bête.

Léna sentit ses yeux chauffer et une larme roula le long de sa joue

droite. Elle leva sa main vers son visage et l'effaça du bout des doigts. Pas encore. Elle devait attendre d'être chez elle, là où personne ne la verrait.

Par la vitre, les gratte-ciel défilaient les uns après les autres en ondulant vers le ciel. Mélange de vitrages et de revêtements blancs, plusieurs d'entre eux étaient reliés par des ponts de verre sur plusieurs niveaux. Le High Circle était composé des plus grandes avancées architecturales de Dioscuri. Des bâtiments de plusieurs centaines de mètres de haut étaient accessibles par filantes sur plusieurs niveaux, bien au-dessus du sol où les simples carrosseries y avaient accès par la route.

La navette passa au-dessus d'une large bouche souterraine en verre. En forme de fleur, elle s'étendait sur cinquante mètres au milieu d'un carrefour clef du High Circle et permettait d'accéder aux édifices souterrains.

Léna tourna la tête légèrement vers la gauche et observa l'immense silhouette de la tour Mirage surplomber Dioscuri. Il s'agissait du seul bâtiment construit partiellement en obsidienne. L'ancienne lave rocheuse que l'on avait pu trouver autrefois sur Dioscuri au début de sa colonisation avait donné son nom à la monnaie qui était toujours utilisée. La Tour Mirage s'élevait sur 2876 mètres de haut et 436 étages. Son sommet était composé de plusieurs aménagements ovales et ronds qui accueillaient le siège de l'Orprogram.

Un écran descendit du milieu du plafond et passa une publicité pour un nouveau complexe de condos à la périphérie intérieure du Low Circle. Le présentateur surjouait son enthousiasme à la vue des bâtiments faits de panneaux mouvants végétalisés. Le toit était tout particulièrement mis en avant, avec ses trois piscines à niveaux et ses jardins suspendus. Le projet était destiné à ne jamais voir le jour, aucun habitant du First et du High Circle n'irait s'enterrer dans le Low Circle, et personne du Low n'aurait jamais les moyens d'acquérir ce type d'habitation.

Léna reporta son attention sur les voies aériennes de circulation.

Elle ferma les yeux, soupira et inspira profondément.

Elle était bientôt arrivée.

Enfin, la sensation distinctive de la navette qui ralentissait à l'approche de sa station poussa Léna à rouvrir les yeux.

Elle se leva, avança dans l'étroit couloir et attendit l'ouverture des

portes. Elle ajusta ses gants et resserra son manteau autour d'elle, puis, elle laissa son regard dériver vers la femme rousse. Elle était toujours là alors qu'il ne restait que deux arrêts à la navette. Elle tenait encore son livre et n'avait pas changé de page. Des marques rondes et humides parsemaient les feuilles jaunies.

La porte arrière coulisssa et invita Léna à sortir.

À l'extérieur, l'air frais la vivifia et l'aida à retenir ses larmes. La rue était calme, les gens travaillaient. Elle aurait dû être en train de travailler elle aussi.

L'image du corps de Reesha sous le drap la frappa de nouveau et elle accéléra. Son immeuble n'était plus très loin.

Après plusieurs minutes, elle ôta son gant droit et passa enfin sa main sur le détecteur d'empreinte de son immeuble. La porte coulisssa et elle pénétra dans le bâtiment d'acier et de verre. La soufflerie se mit en route.

Léna resta immobile le temps que l'air chaud et les rayons UV la désinfectent. Puis, quand le souffle disparut, elle fonça vers l'ascenseur.

Arrivée devant la porte de son appartement, elle haletait. Une salve d'émotions la déchirait de toute part. Elle ne pouvait plus les contenir.

Léna chancela devant sa porte et dut prendre appui sur le mur pour ne pas tomber. Elle percevait les senteurs de tous les habitants présents, les battements de leurs cœurs, les vibrations de leurs poids sur le sol lorsqu'ils marchaient... Elle entendait leurs respirations et la soufflerie du rez-de-chaussée.

Elle approcha sa main tremblante du détecteur. Son bras était pris de secousses et elle posa sa main de travers.

L'écran passa au rouge.

« Recommencez. Empreinte non lisible. Deuxième essai. »

Léna ferma les yeux. Elle inspira profondément et serra son poing pour empêcher ses doigts de trembler. Ses lèvres frémissaient et ses jambes menaçaient de ne plus la supporter très longtemps.

Elle rouvrit les yeux et se concentra. Elle posa sa main sur le détecteur et l'écran passa au vert.

« Accès autorisé. Bienvenue, Léna. »

Léna n'attendit pas que la porte ait entièrement coulisssé avant de s'engouffrer dans l'appartement. Les spots de l'entrée s'allumèrent et

Léna tomba à genoux sur le sol alors que la porte se refermait derrière elle.

— Éteins la lumière, souffla-t-elle avant de s'écrouler sur le côté.

L'intensité de la lumière diminua tandis que Léna se laissait glisser sur le sol. Elle recroquevilla ses jambes contre son torse et enroula ses bras autour d'elles. Elle hoqueta alors qu'un sanglot lui déchirait la gorge. Son corps entier tremblait. Son sang battait dans ses oreilles. Ses poumons étaient écrasés par le poids de sa cage thoracique. Elle était en train d'étouffer dans son propre corps.

Elle se vit rejoindre Reesha là où elle se trouvait désormais et souhaita presque que cela soit le cas.

Ses bras hissaient son torse jusqu'à la barre, puis le faisaient redescendre lentement, avec maîtrise. Au-dessus de son poignet, un tatouage argenté représentant un rond traversé d'une ligne droite reflétait un rayon de soleil. Il en était à quarante-cinq tractions. Cinq de plus, et il passerait aux pompes. De la sueur coulait le long de ses tempes et une goûte perlait sur ses cils. Ses années d'entraînements et les sérums expérimentaux lui avaient permis d'augmenter sa résistance ainsi que sa force. Il n'était pas un soldat ordinaire et c'était pour cela qu'il avait été choisi pour cette mission.

La barre de traction avait été placée dans le cadre de la porte de la salle de bains. Le petit studio était dénué de décoration et seule la couleur écrue des draps détonnait avec les murs gris béton. Aucun objet personnel n'était posé sur les meubles spartiates et tout était rangé et propre. Il était difficile d'imaginer que quelqu'un vivait ici.

Ashren lâcha la barre et se laissa tomber à pieds joints au sol. Il souffla, attrapa la serviette posée sur le rebord de la chaise et s'épongea le visage et le torse. En face de lui, la fenêtre donnait sur les centres commerciaux du Low Circle. Des panneaux publicitaires lumineux de plusieurs mètres flottaient le long des voies aériennes et promettaient les meilleures promotions à l'aide de couleur criarde. Un d'entre eux passait

les images du monde à l'extérieur de Dioscuri. Les scènes de guerres et de terres arides et désolées se succédaient les unes après les autres dans le but de convaincre les citoyens de l'île que rien de bon n'existait en dehors de Dioscuri. Ashren aurait voulu dire que ces images n'étaient que mensonges, mais il ne pouvait pas. Pas après tout ce qu'il avait vu.

Soudain, un grognement rauque traversa le mur. Ashren soupira, il avait l'habitude. Si lui se levait une heure plus tôt chaque matin pour s'entraîner, son voisin le faisait pour s'adonner à sa séance masturbatoire quotidienne. Ashren grimaça, reposa la serviette éponge sur le dossier de la chaise, et se laissa tomber en avant sur les mains.

Il tendit les bras en donnant une impulsion dans ses coudes, se souleva au-dessus du sol, frappa dans ses mains avant d'atterrir de nouveau en pompe, le torse à quelques millimètres du faux parquet, les coudes bien collés le long de son corps.

— Une... deux... trois...

Cinquante pompes plus tard, il se releva, puis, but une grande gorgée d'eau en s'épongeant le front. Ashren se tourna vers le bureau placé contre le mur en face de son lit. Parfaitement rangé, il était difficile d'imaginer que quelqu'un s'y installait chaque matin. Mais c'était comme cela qu'il aimait les choses. Ordonnées. Claires. Prêtes à être utilisées.

Ashren passa de l'autre côté du studio, saisit une casserole et mit de l'eau à chauffer. La journée allait être longue. Il avait besoin de force. Il attrapa une tasse blanche et versa de la poudre énergétique à l'intérieur.

L'eau dans la casserole commençait à frémir.

Une fois sa tasse remplie, Ashren la porta à sa bouche et avala le liquide brûlant tout en se concentrant sur les battements de son cœur. Ils avaient augmenté avec l'effort de son entraînement. Ce n'était pas grave, c'était même bien, normal, mais à présent, il devait les ramener plus bas.

Il se tourna vers l'horloge au mur. Il n'était que sept heures trente. Il avait une heure devant lui avant de partir travailler.

Il entra dans la douche, puis, une serviette lâche toujours enroulée autour de sa taille, il s'installa à son bureau. Des gouttes d'eau ruisselaient encore sur sa peau et naviguaient sur les bosses que créaient ses muscles dessinés.

Ashren tendit la main vers son ordinateur et la passa devant le détec-

teur d'empreinte. D'une petite boîte qu'il trouva dans le premier tiroir de son bureau, il sortit un disque transparent de deux centimètres de diamètre traversé de stries bleutées et dorées, puis le posa sur le lecteur de son ordinateur.

Sur l'écran, plusieurs images de surveillance apparurent. Au-dessus de chacune d'entre elles était affiché le code d'identification de chaque drone de livraison à domicile qu'il avait piraté.

Il devait veiller sur elle. Voir ce qu'elle faisait. Comment elle allait. Tout ça n'était parti que d'une simple demande, un service rendu, mais à présent, il ne pouvait plus s'en passer. À force d'observer son monde, elle était devenue le sien.

Une sonnerie retentit.

Ashren se pencha et ouvrit un autre tiroir. Il en sortit un téléphone jetable.

Un message. Il attendait cette réponse depuis la veille.

« *Ce n'est pas nous.* »

Ashren pinça les lèvres et passa une main dans ses cheveux mouillés. Il posa le téléphone sur le bureau.

Alors qui ?

**L**e rayon de soleil qui passait par la lucarne éclairait les grains de poussière en suspension dans l'air. Le corps de Reesha n'était plus là, ce qui restait de son crâne explosé non plus, mais sur le lit, personne n'avait encore nettoyé l'immense flaque de sang. Personne ne le ferait, d'ailleurs. La société de ménage, contractée par le bailleur de l'immeuble, se contenterait de le jeter aux ordures et quelques individus sans logement s'en accommoderaient à défaut de mieux. Le reste de ses affaires seraient vendues aux enchères et les revenus des transactions partiraient pour l'Orprogram.

Léna regarda les traces sur le mur. Quelqu'un avait entouré les giclées de sang avec un marqueur noir. Quelqu'un d'autre avait oublié de ramasser un morceau de cordon de sécurité dans le salon.

Elle soupira. Elle était revenue après son travail. Ses collègues de la fin de semaine lui avaient posé des questions, ils lui avaient demandé comment elle allait. Son supérieur lui avait proposé de prendre quelques jours. Elle avait refusé. Elle venait de perdre Reesha, elle ne pouvait pas perdre sa routine réconfortante. Elle en avait besoin, c'était ce qui allait lui permettre de tenir le coup.

Léna avança vers les photos sur le mur et fixa celle où Reesha souriait,



les bras écartés, un élastique autour de sa taille, prête à sauter pour la première fois du pont du High Circle.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

Personne ne répondit.

Léna se passa les mains dans les cheveux et sortit de la petite chambre. Dans le salon, elle posa ses deux mains sur le dossier d'une chaise et respira profondément.

— Ça n'a pas de sens. Ça n'a pas de sens. Pourquoi aurais-tu voulu te parjurer alors que tout allait si bien ? Tu étais heureuse. Tu croyais en ton reportage... Je... j'aurais dû voir quelque chose ! Si tu m'avais menti à ce moment-là... je l'aurais senti. Je sais que ce n'était pas facile ces dernières années... la solitude, mais tu n'étais pas vraiment seule. Il y avait moi, Lionel, papa... Tu n'as jamais été seule.

Léna releva la tête et regarda le petit bureau où Reesha travaillait. Encastré dans le mur, il débordait de bloc-notes et de cahiers griffonnés. La vieille lampe au socle en béton était encore allumée. Sa lumière créait des ombres derrière les notes que Reesha avait accrochées au mur.

Léna s'approcha et passa ses doigts sur un premier carnet. Les policiers ne les avaient pas emmenés. Ils ne les avaient pas regardés. Ils étaient à la même place que lorsque Léna était venue la veille. Ils n'avaient pas cherché à comprendre, voilà ce que cela signifiait. Ils avaient classé la mort de Reesha en simple parjure. Un de plus sur la longue liste de la semaine. Combien en avaient-ils traité pour être autant désabusés ? Combien ce Shroder devrait-il encore en voir avant de perdre lui aussi sa portion d'humanité ?

C'était étrange, il n'y avait pas son ordinateur portable. L'avait-elle laissé à son travail ?

Léna tira le siège à roulettes et s'assit dessus. Elle posa ses deux mains sur le bureau et respira profondément. Il y avait une odeur qu'elle ne connaissait pas ici et ce n'était pas une de celles que les policiers avaient emmenées avec eux la veille. Elle était différente et elle provenait du meuble. Léna renifla plusieurs fois. Une senteur de rose. Comment était-ce possible ?

Elle se pencha en avant et sentit l'amas de cahiers. De la rose, encore. Léna n'avait pas senti cette odeur depuis des décennies, peut-être depuis

le siècle dernier. Les roses ne poussaient plus sur Dioscouri en dehors des jardins privés. Les terres cultivables avaient presque toutes été réquisitionnées pour les céréales qui allaient nourrir le bétail. Où Reesha avait-elle pu être en contact avec des roses ? Leurs racines étaient aussi rares que l'obsidienne. Même Anton, le père de Léna qui avait un jardin et une petite zone de culture, ne possédait pas de rosiers.

Léna attrapa le premier petit cahier noir entre ses mains. Elle défit l'élastique qui le maintenait fermé et l'ouvrit à la première page. L'écriture souple et parfaitement linéaire de Reesha s'y étirait. Léna passa un doigt sur la première ligne.

*« C'est bientôt l'anniversaire de Léna, je ne sais pas quoi lui offrir. Enfin, ce n'est pas complètement vrai, je ne sais plus quoi lui offrir. Je lui ai déjà tout offert. Un nouveau livre ? Qu'est-ce qu'il y aurait d'original à cela ? Elle ne lit pas, elle dévore. Mon cadeau tiendrait une demi-heure tout au plus entre ses doigts. Elle me remercierait et elle serait même sincère en le faisant... mais comment puis-je faire encore semblant ? Comment pourrais-je prétendre un peu plus ? Je suis fatiguée. Je ne sais pas quoi offrir à ma meilleure amie. »*

Léna ferma le carnet.

Reesha était fatiguée ?

Léna sentit sa poitrine se serrer. Elle soupira et ouvrit un à un tous les cahiers présents sur la table. La plupart relataient des faits connus, il s'agissait pour la plupart de prises de notes pour des reportages insignifiants. Comment telle ou telle entreprise avait réussi à percer dans son domaine ? Pourquoi la fille de Nairn Lowe, le chancelier de l'Orprogom, avait-elle choisi d'épouser en quatrième mariage un simple restaurateur du Low Circle ?

Léna referma le dernier cahier et soupira. Il n'y avait rien ici qui expliquait le parjure de Reesha. Rien ne le justifiait.

— POURQUOI ? hurla soudain Léna. POURQUOI ? Tu devais bien avoir une raison ! Tu avais toujours des explications pour tout ! Pourquoi ?

De rage, Léna balaya le bureau et les carnets tombèrent à terre. Elle se leva et s'éloigna vers la cuisine. Elle se servit un grand verre d'eau et l'engloutit en quelques secondes. Elle reprit ses esprits et traversa le couloir. Sur le mur à la tapisserie jaunie, un cadre mettait en valeur une

photo de Reesha que Léna ne se souvenait pas avoir prise. Dessus, la journaliste souriait et tenait son chapeau sur sa tête pour l'empêcher de s'envoler. Léna avança sa main et caressa le verre froid du bout des doigts.

— Pourquoi ? redemanda-t-elle. Pourquoi Reesha ? Tu... Pourquoi comme ça ? De manière aussi évidente ? Tu savais qu'il t'enlèverait tout. Qu'en commettant le parjure tu perdrais tout, que ton père n'aurait le droit à rien. Rien que le fait que je sois là est interdit. Je... je dois comprendre pourquoi tu ne m'as rien dit. Il y a forcément une raison. Que voulais-tu me cacher ? De quoi pensais-tu me protéger ? Tu as passé ta vie à m'épargner, à m'aider, à m'accompagner... Je n'arrive pas à croire que tu te sois parjurée sans m'avoir parlé de ta détresse. Est-ce que tu étais trop en colère contre moi ? Ai-je fait quelque chose de mal ? Oh, Reesha... Pourquoi ?

Léna frotta le dos sa main sur ses joues pour essuyer ses larmes.

Dans les appartements voisins, des personnes se criaient dessus et trois télévisions tournaient. L'émotion qui traversait Léna décuplait ses sens, elle devait se calmer. Trouver une distraction.

Elle revint dans le salon et observa le vieux tourne-disque vintage. Reesha en raffolait. Elle dépensait une fortune dans ces anciens vinyles. Plus personne n'en faisait, elle n'écoutait pas de la musique récente avec, elle ne pouvait pas. Le dernier vinyle avait été commercialisé plus de cent ans auparavant. La suprématie de la technologie avait annihilé les antiques inventions. Plus personne n'en voulait, il fallait du neuf, du nouveau, du sûr. Enfin, presque plus personne. Reesha était une des rares à s'enticher des choses du passé.

Léna s'accroupit devant le tourne-disque et passa ses doigts sur le pavillon en tôle décorée. De fines arabesques y étaient gravées et s'entremêlaient les unes aux autres.

Léna alluma la machine sans changer le vinyle et une douce mélodie de jazz s'éleva dans la pièce. Elle sourit, Reesha adorait cette musique. Elle lui avait toujours dit que c'était là le test ultime. Si un homme la faisait danser dessus sans se moquer de ses goûts étranges, alors cela serait le signe. Le signe qu'il s'agissait du bon. Du seul. Léna soupira. Reesha n'avait jamais rencontré de tel homme. Ils avaient tous ri, ou s'ils ne l'avaient pas fait, lui avaient quand même posé des questions sur son

curieux hobby. Reesha avait juste cherché celui qui l'accepterait en entier pour ce qu'elle était. Léna avait cherché elle aussi, avant de se rendre compte qu'elle l'avait laissé partir.

Léna se leva et revint vers le bureau. Elle s'accroupit et ramassa les carnets qu'elle avait jetés à terre. En les posant sur le meuble, elle entendit quelque chose d'étrange. Un petit clic signalant la mise en marche d'un mécanisme. Elle haussa un sourcil et se pencha pour regarder les bords du bureau. Elle appuya sur la surface en bois, mais rien ne se passa. Elle tenta à plusieurs endroits jusqu'à entendre de nouveau le fameux clic.

Elle repoussa la chaise roulante et s'assit en tailleur devant le bureau. Elle passa ses doigts sur toute la surface et ouvrit les deux larges tiroirs qui le composaient. À l'intérieur, d'autres carnets ainsi que des réserves de stylos. Léna tira le premier tiroir et le fit sortir du rail. Elle renversa son contenu au sol et observa sa structure. Il n'y avait rien d'anormal ou d'étrange. Elle réitéra l'opération avec le deuxième tiroir et là encore, rien. Elle se pencha en avant et regarda les deux cavités vides. Il n'y avait rien. Elle passa la main à l'intérieur et tapa vers le haut. Un son creux s'éleva. Elle se releva, fit glisser les carnets et frappa sur la surface en bois. Là aussi, le son était creux. Léna posa sa main bien à plat sur le dessus du bureau et donna une légère pression.

Un autre clic.

Léna leva sa main doucement et un fin pan de bois la suivit. La cachette secrète s'ouvrit enfin devant elle. À l'intérieur, d'autres carnets. Différents. Ils étaient plus grands, plus épais. Il y avait aussi deux cartes d'identité holographiques. Léna les attrapa. Les photos des deux passeports représentaient Reesha, mais il s'agissait de deux identités différentes : Aleanna O'Hart et Réselda Valcourt. Pourquoi Reesha avait-elle eu besoin de faux papiers d'identité ?

Léna avança sa main dans le fond secret et attrapa quelque chose de rectangulaire. Elle le ramena devant elle. Des munitions, mais leur forme ne correspondait pas à l'arme que Léna avait vue hier à côté du corps de Reesha. L'arme que son amie avait utilisée était une vieille arme obtenue illégalement auprès d'un dealer. Les balles que tenait Léna dans sa main étaient celles d'un revolver de calibre supérieur et il n'était pas dans le

bureau. Cela ne collait pas. Où était-il ? Reesha l'avait-elle fait enregistrer ?

Léna posa le boîtier de munitions sur le bureau et continua de fouiller la cavité secrète. Elle y trouva un stylo estampillé au nom de l'Orprogrum et une carte de toute la région de Dioscuri. Elle la déplia. Au sud, à la frontière maritime de Dioscuri, dans les terres de campagne, Reesha avait entouré un point perdu au milieu de nulle part. À côté, elle avait annoté : « G ».

Le tourne-disque s'arrêta soudainement et le retour du silence dans l'appartement fit sursauter Léna. Elle posa la carte sur le bureau.

Peut-être pourrait-elle passer un autre disque que Reesha adorait ?

Léna attrapa l'emballage vide du vinyle et tenta de le ranger à l'intérieur, mais quelque chose l'en empêcha. Elle reposa le vinyle et ouvrit la pochette à l'aide de ses doigts. Il y avait bien quelque chose. Elle fit basculer la pochette et glisser un disque plus mince dans sa main. Si petit qu'elle pouvait presque fermer son poing autour.

Léna l'observa. Il avait servi, il y avait des marques d'usure, mais il n'y avait aucune étiquette, aucun autocollant, aucune indication quant à son contenu.

Elle rangea le précédent vinyle dans sa pochette et posa le nouveau sur le tourne-disque. Elle tira avec délicatesse le bras mécanique et déposa le diamant sur la surface noire.

« *Ils savent* »

Léna sursauta, c'était la voix de Reesha qui sortait du pavillon.

« *Ils savent et je dois trouver une solution au plus vite ! Je croyais avoir été prudente, mais je me suis trompée ! Ils me surveillent ! Ils savent depuis longtemps. Notre temps est compté, nous devons nous... TOC-TOC-TOC... eh merde ! Qu'est-ce que c'est encore ? TOC-TOC-TOC. Je vais devoir finir ça plus tard.* »

Un bruit étrange signala la fin de l'enregistrement.

Léna se laissa tomber assise sur le sol. Elle remit l'enregistrement au début et réécouta son amie. Elle recommença une nouvelle fois, et une fois encore. Elle recommença jusqu'à comprendre ce que cela signifiait. Reesha consignait ses avancées sur des vinyles pour ne pas se faire repérer. Ce message était pour quelqu'un, elle ne travaillait pas seule. Quel-

qu'un l'avait dérangée avant qu'elle n'ait eu le temps de divulguer plus d'informations. Par mesure de sécurité, elle avait placé un autre vinyle sur le tourne-disque, son préféré, celui qui était toujours dessus, puis elle avait jeté l'enregistrement dans la pochette, juste au cas où.

Léna se leva d'un bond et traversa l'appartement jusqu'à la porte d'entrée. Arrivée dans le couloir, elle regarda tout autour d'elle. Les plantes ? Reesha ne s'en était pas occupée parce qu'elle avait eu la tête ailleurs. Elle enquêtait sur quelque chose de gros, de très gros. C'est ce qu'elle lui avait dit. Quelque chose qui rendrait Léna fière, qui pourrait même rendre son père, Lionel, fier.

Léna se concentra et se remémora ce dernier brunch qu'elles avaient pris ensemble. Reesha lui avait parlé :

*« Je ne peux pas encore te révéler ce que j'ai appris, Léna, mais c'est énorme. Tu ne me croiras pas. Je bosse sur ça, sur ce scoop, depuis, depuis tellement longtemps. Tu... tu verras. Après, plus rien ne sera plus comme avant. »*

Cette fois, Reesha n'avait pas enquêté sur la relation extra-conjugale d'untel tel avec ou un ou unetelle. Elle n'avait pas cherché à satisfaire les appétits luxueux des femmes riches en manque de passion par des articles sur les derniers défilés de mode haute couture. Cette fois, c'était différent.

Léna observa la porte en face de celle de l'appartement de son amie. Dehors, la nuit était tombée et un rai de lumière passait dessous. Une note manuscrite indiquait que la sonnette était en panne et serait réparée dans le courant de la semaine.

Léna prit une grande respiration et toqua trois fois à la porte.

Sa poitrine se serra quand elle entendit des pas se rapprocher. Quelqu'un regarda par le judas et déverrouilla la porte. Une femme, préservée lors de sa quarantaine, apparut et lui sourit timidement.

— Oui ?

Léna déglutit et inspira profondément.

— Bonjour... je... je suis une amie de Reesha...

La femme acquiesça avec condescendance et posa une main sur son cœur.

— Oh, ma pauvre. Vous devez être traumatisée. Voulez-vous entrer boire une infusion ?

Léna secoua la tête et frotta sa main sur son avant-bras pour se détendre.

— C'est bien gentil, mais non merci. Je... je cherche juste à saisir ce qu'il s'est passé. Je... je n'arrive pas à comprendre.

Les sourcils de la voisine s'affaissèrent et ses lèvres s'entrouvrirent sans pour autant laisser sortir un son. Elle serra la mâchoire et tendit sa main vers l'épaule de Léna.

— Oui. Moi non plus je n'ai pas compris. Je ne comprends toujours pas. Reesha vivait en face de chez moi depuis plusieurs décennies... je ne saurais dire combien... Je n'ai pas voulu y croire moi non plus hier matin quand j'ai entendu le coup de feu.

— Vous avez entendu le coup de feu ?

La voisine acquiesça.

— Oui. Comme je vous entends. Tout le monde travaille à cette heure-là et il n'y a presque personne dans l'immeuble. Moi, je travaille depuis la maison, je suis professeure par visioconférence à l'université de sciences. Aujourd'hui, je donne principalement cours à des amateurs qui cherchent à enrichir leurs connaissances. C'est moi qui ai appelé la police.

— Est-ce que... est-ce que vous savez si quelqu'un est venu la voir la veille ou le matin ?

— Comment ça ? Vous pensez que ça aurait un rapport avec ce qu'il s'est passé ?

Léna haussa les épaules et regarda les plantes du couloir.

— Je ne sais pas. Elle m'a dit qu'elle attendait quelqu'un la veille. Je n'ai pas compris de qui il s'agissait.

La voisine ne flaira pas le mensonge, pourtant Léna n'était pas douée pour ça.

— Il y a quelqu'un qui lui a rendu visite, je crois. Quelques heures avant. Mais je ne suis pas sûre si c'était bien chez elle. J'entends un peu ce qu'il se passe dans le couloir, quand je suis à l'intérieur, mais je ne suis pas une fichue sapiens, je ne peux pas vous assurer que c'était bien chez Reesha que la personne toquait.

Toquer. Pas sonner. Toquer, comme sur l'enregistrement.

— Merci, madame.

— Je vous en prie. Vous êtes sûre que vous ne voulez pas venir prendre une boisson chaude ? Vous êtes bien pâle. Ça ne doit pas être facile à vivre pour vous tout ça.

— Ça ira. Merci.

— N'hésitez pas si vous changez d'avis.

Léna acquiesça et regarda la porte se refermer devant elle. Elle se retourna vers la porte de Reesha et effleura du bout des doigts le bouton de la sonnette. Quelqu'un était venu voir Reesha quelques heures avant sa mort et avait frappé à la porte. Pourtant, Léna pouvait sentir l'énergie de l'électricité sous son doigt. Elle appuya doucement et une sonnerie distinctive résonna dans l'appartement. Elle n'était pas en panne. La personne qui avait toqué savait qu'elle ne pouvait pas utiliser la sonnette sans divulguer son identité. Elle se serait affichée sur l'écran de l'autre côté de la porte et aurait été enregistrée.

Léna fit plusieurs allers-retours dans le couloir et mesura avec ses pas la distance entre les portes. Les autres appartements étaient trop loin, la voisine n'aurait pas entendu quelqu'un toquer à la porte.

Léna entra de nouveau chez Reesha et verrouilla la porte derrière elle. Cela ne pouvait pas être un hasard.

Elle avança devant la réserve de vinyles et ouvrit toutes les pochettes. Il n'y avait pas d'autres enregistrements similaires. Elle essaya pourtant tour à tour, tous les disques noirs, mais en vain. Aucun d'entre eux n'était un enregistrement de Reesha.

Léna parcourut les tiroirs et les étagères de livres près du tourne-disque et ne trouva rien. Elle se rendit dans la chambre, où elle tenta de ne pas regarder trop longtemps la tache de sang brunie sur le lit. Elle fouilla là aussi tous les tiroirs, toutes les armoires, toutes les étagères.

Il ne pouvait pas n'y avoir que ça. Ce n'était pas assez !

Léna passa dans la salle de bains et regarda à nouveau partout, sans succès.

Elle retourna dans le salon puis dans la cuisine et se retrouva dans une impasse. Reesha n'avait laissé aucune autre information ici.

Léna soupira et ragea entre ses mains. Elle fit face à la photo de son amie.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Ce message, qu'est-ce que tu as voulu



dire ? Et à qui ? Ce n'était pas pour moi, je le sais. Avec qui cherchais-tu à communiquer ? Et pourquoi est-ce qu'il y a de faux documents d'identités dans ton bureau avec des balles de flingue... Ce... ce n'est même pas avec ce calibre que tu t'es fait exploser le crâne ! Il n'y avait pas de marques sur tes poignets, rien sous tes ongles... tu ne t'es pas battue avec quelqu'un. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Une nouvelle émotion de colère et de désespoir envahit Léna et elle tomba à genoux au sol. Elle se roula en boule et laissa libre cours à ses larmes.

Là, au milieu de sa crise émotionnelle, elle entendit des pas dans les escaliers. Des pas lents, mesurés, comme si cette personne prenait le plus de soin possible à ne pas se faire repérer.

Léna releva la tête et regarda la porte comme si ses yeux pouvaient voir au travers. Les pas s'arrêtaient à cet étage.

Léna se leva et recula. Elle devenait paranoïaque. C'était l'émotion, elle devait se calmer. Elle ferma les yeux quelques secondes, mais son esprit ne voulait pas ignorer le potentiel danger. Qui aurait pris les escaliers pour monter à cet étage, alors que l'ascenseur était en état de marche. En état de marche et surveillé par deux caméras.

D'anciens réflexes enfouis étaient en train de se réveiller.

Les pas reprirent lentement dans le couloir.

Léna regarda autour d'elle. Les spots étaient allumés dans l'appartement. La personne derrière la porte allait forcément le voir.

Léna se pencha et attrapa son sac. Elle déglutit et ouvrit la fermeture éclair sans bruit.

Derrière la porte, la personne ne bougeait pas.

Léna attrapa tous les carnets de Reesha et les fourra dans son sac avec ses faux papiers et tout ce qu'elle trouva dans le compartiment caché de son bureau. Elle mit l'enregistrement dans la poche avant et referma son sac en reculant vers la chambre.

La fenêtre de la chambre. L'escalier de secours.

La panique n'arrivait pas à masquer ce sentiment de ridicule qui la prenait. Ce n'était peut-être qu'un voisin qui cherchait à se recueillir.

À cet instant, Léna entendit la poignée. Un flash de souvenir immédiat lui rappela qu'elle avait verrouillé la porte de l'intérieur.

Sa respiration s'accélérait, ses côtes se creusaient, son cœur battait plus vite et plus fort. Son corps entier lui dictait qu'elle était en danger. Elle se concentra et perçut la respiration de l'homme derrière la porte. Oui, il s'agissait bien d'un homme, elle le sentait. Sa respiration était mesurée, mais il se contrôlait pour ne pas faire de bruit. Il devait avoir compris qu'il y avait quelqu'un à l'intérieur, et cela ne lui plaisait pas.

Léna recula jusqu'à la fenêtre et se retourna au dernier moment pour l'ouvrir. Elle s'empessa de sortir et de monter sur le balcon de l'escalier de secours. Le vent frais de la nuit lui fouetta le visage et elle sentit son corps chanceler.

À l'intérieur, l'homme derrière la porte essayait de forcer la serrure.

Léna se reprit et analysa la situation. Elle était seule, sur un escalier de secours, à une trentaine de mètres du sol. L'appartement de Reesha se situait dans le High Circle et elle devait atteindre son propre appartement qui se trouvait à l'autre bout. Elle n'avait ni filante ni carrosserie et la prochaine navette ne passerait en bas de chez Reesha que dans neuf minutes, ce qui était bien trop long.

Léna ferma les yeux. Dans son esprit, le plan des transports en commun de la ville s'illumina et plusieurs lignes de couleurs s'élancèrent de sa position vers son appartement. Enfin, une d'entre elles brilla plus que les autres et Léna rouvrit les yeux.

Elle resserra les sangles de son sac sur son dos et se rua dans l'escalier de secours. Elle devait faire vite. La serrure ne tiendrait qu'une quinzaine de secondes à ce rythme.

Léna dévala les marches tout en restant alerte sur ce qu'il se passait à l'intérieur. L'homme derrière la porte s'arrêta alors qu'elle atteignait presque le trottoir. Il se concentrait.

Le cœur de Léna manqua un battement.

C'était un sapiens. Comment ne l'avait-elle pas perçu avant ?

Il l'avait entendue s'échapper.

Elle ferma les yeux. Des bruits de pas dans les escaliers, rapides, quel-qu'un courrait. Son cœur battait vite, mais sur un rythme régulier. Il la traquait.

Léna sauta pour atterrir au sol. Ses muscles se réveillaient. Ils n'avaient pas été stimulés de la sorte depuis plus d'un siècle et se souve-

naient pourtant parfaitement de ce qu'ils avaient à faire. L'adrénaline filait dans ses veines et son cœur accéléra.

Léna s'élança en courant dans la grande avenue. Elle devait prendre la ligne principale du métro sur deux stations et attraper la navette qui menait vers le sud avant de prendre une autre correspondance qui la conduirait à seulement quelques minutes à pied de son immeuble.

Les passants s'écartèrent sur son chemin en s'offusquant et Léna s'excusa. C'était un réflexe.

Elle percevait les pas de l'homme courir dans sa direction, trois cent vingt mètres derrière. Elle devait aller plus vite. Elle ne devait pas se retourner.

Léna sauta par-dessus un nid de poule sur la route et atterrit avec grâce deux mètres plus loin. Son cœur battait dans sa gorge, dans ses poumons, dans son ventre. Il battait jusque dans ses pieds. Elle pouvait sentir sa circulation sanguine accélérer. Elle sentait l'oxygène pénétrer ses muscles et le cortisol amplifier ses sens.

Elle tourna dans une autre grande rue avant de prendre volontairement une impasse. La clôture du jardin public qui se trouvait au bout était assez basse pour qu'elle puisse sauter par-dessus.

Des flashes de souvenirs du camp d'entraînement tentèrent de refaire surface, mais elle les bloqua.

Elle bondit par-dessus la clôture et atterrit dans un petit jardin bien entretenu. Elle le traversa et rejoignit la route de l'autre côté. Le trafic était dense et plusieurs carrosseries se klaxonnaient entre elles sous les regards hautains des passants et des passagers des navettes flottantes.

Léna s'engouffra dans la circulation routière et des klaxons s'élevèrent suivis d'appels de phares.

Trop de sons.

Trop de lumières.

Une migraine fulgurante s'empara de Léna, mais elle réussit à la contrôler assez pour avancer sans ralentir.

Elle était tout près. L'homme derrière elle avait diminué son allure. Il était toujours là, mais il ne s'était pas attendu à ce qu'elle prenne une impasse. Il pensait l'avoir piégée et ne referait plus la même erreur. C'était sa chance, peut-être la seule.

Léna rentra dans plusieurs passants avant de s'engouffrer dans un escalier surmonté d'un panneau signalant l'entrée du centre commercial. Elle dévala les marches trois par trois et sauta les cinq dernières. Elle atterrit à pieds joints et frissonna en sentant la puissance de l'impact remonter jusque dans ses hanches. Elle secoua la tête pour se reprendre et continua.

Elle devait faire vite.

Elle passait par ce centre névralgique de la ville tous les jours, elle le connaissait par cœur et pas seulement pour ce qui était écrit sur les plans. Léna savait qu'en traversant l'immense magasin de vêtements, elle gagnerait quelques précieuses secondes.

Elle s'engouffra à l'intérieur, revêtit son masque d'émotion le plus habile et avança entre les rayons avec assurance. Elle laissa tomber son manteau et en attrapa un d'une couleur différente. Elle broya l'antivol dans sa main et fit mine de regarder un pull pour y déposer les morceaux. Puis elle traversa le rayon des accessoires, essaya une casquette et une fausse paire de lunettes devant un miroir et usa des mêmes techniques pour se débarrasser des antivols. Elle sortit du magasin par l'autre entrée, moins d'une minute trente plus tard. Métamorphosée.

Passer par les escalators serait une erreur, vu l'heure, ils seraient bondés. Des milliers de personnes venaient faire leurs derniers achats de la journée dans ce centre commercial avant de rentrer chez eux et ils n'avaient plus l'énergie de marcher. Léna avait deux options pour atteindre le niveau des métros. Prendre les escaliers ou l'ascenseur, si par chance il s'ouvrait au moment où elle arriverait devant.

Si elle avait raison et que celui qui la poursuivait était un sagesse, elle ne pourrait pas se cacher. Elle ne contrôlait pas assez son corps pour masquer ses signaux vitaux. C'était trop risqué, il la retrouverait. Sa seule chance était d'aller en sécurité. Chez elle. Il ne l'avait pas vue. Elle ne s'était pas retournée. Il lui faudrait quelques heures avant de pouvoir découvrir son identité. C'était tout ce dont elle avait besoin pour s'enfuir.

S'enfuir.

L'idée résonna dans son esprit alors qu'elle traversait les couloirs en marchant rapidement avec assurance, comme une femme pressée le ferait. Ne pas éveiller les soupçons.

S'enfuir.

Léna arriva enfin devant l'ascenseur. Elle leva les yeux vers le panneau indiquant sa présence. Il était six niveaux plus loin. Elle n'avait pas le choix, elle devait prendre les escaliers.

Ils étaient déserts. Elle les descendit trois à trois et fit attention à ne pas se refaire mal en sautant les dernières marches. Elle plia les genoux et réduisit l'impact en déroulant son pied au sol.

Elle était au niveau des métros. Elle s'arrêta, dos contre un mur et reprit sa respiration en fermant les yeux. Elle se concentra et chercha la présence du sapiens. Elle devait trouver son rythme cardiaque parmi le millier de personnes présentes. C'était un jeu d'enfant pour elle. Elle le localisa en deux secondes, il n'était que quatre niveaux au-dessus d'elle. Il la cherchait aussi. Il finirait vite par l'isoler et la retrouver.

Léna resserra les bretelles de son sac et ouvrit son manteau, elle devait faire entrer de l'air pour refroidir ses muscles.

Après avoir passé la sécurité, elle avança d'un pas rapide vers la ligne principale.

Elle avala un cri de rage en voyant la rame automatisée s'éloigner dans le tunnel. Elle venait de le manquer. Elle n'aurait jamais dû s'arrêter pour reprendre sa respiration. Devant elle, six voies s'étendaient les unes derrière les autres, toutes séparées par les pontons d'embarquement en verre.

Léna leva la tête vers le panneau qui indiquait le prochain passage. Quatre minutes, c'était trop. Elle devait changer de stratégie. Elle ferma les yeux et visualisa de nouveau les plans des transports en commun.

Elle les rouvrit et fixa un des quais. Elle devait prendre ce train-là. Il partirait dans une minute.

Léna regarda tout autour d'elle, elle n'aurait jamais le temps de passer par les escaliers de correspondance.

Elle avait quatre voies à traverser. Il lui suffisait de ne pas marcher sur les rails électriques.

Des battements de cœur l'alertèrent.

Il était là.

Léna tourna la tête. Il était tout près. Devant les portiques.

Elle n'avait plus le choix.

Elle sauta sur la voie et évita les rails. Elle passa de l'autre côté quelques secondes plus tard sous les cris horrifiés des passagers qui attendaient leur métro. Elle les ignora et traversa le quai vers la voie suivante.

— Arrêtez-vous ! hurla un agent de sécurité depuis le premier quai.

Le sapiens arrivait. Il avait compris son plan.

Léna accéléra et traversa cette voie et la suivante en un rien de temps. Autour d'elle, des gens essayaient de l'arrêter. Ils pensaient qu'elle cherchait à se tuer. Elle se dégagea de la poigne d'un homme d'affaires.

— Je suis pressée, pas suicidaire ! hurla-t-elle.

L'homme la lâcha.

Plus qu'une voie.

Une seule voie !

Léna tourna la tête vers la rame de métro qui avançait à toute vitesse pour s'engouffrer sur le quai. Elle n'avait que quelques secondes. Elle sauta sur la voie et évita de justesse le rail. Puis, après avoir fléchi les jambes, elle bondit sur la plateforme.

Elle roula au sol et se cogna la tête tandis que la rame de métro qui entrait sur le quai soufflait sur elle son odeur nauséabonde.

Les gens s'écartèrent sur son passage alors qu'elle fonçait dans la rame. Ils la prenaient pour une folle et peut-être l'était-elle. Peut-être avait-elle inventé toute cette histoire. Son cerveau en serait bien capable.

Les portes du métro se refermèrent et Léna avança vers la queue de la rame. Arrivée devant la grande vitre, elle releva son manteau vers son visage pour le masquer.

Il était là. Sur le quai. Il la fixait. Léna eut tout juste le temps de le voir taper à côté de son oreille pour allumer son implant auditif avant de disparaître dans l'obscurité du tunnel.

Une fois arrivée à son immeuble, Léna s'adossa à la porte d'entrée quelques minutes après que la soufflerie se soit arrêtée. Elle devait être sûre qu'il n'avait pas réussi à la suivre. Elle ferma les yeux, ralentit sa respiration et se concentra. Elle percevait toutes les personnes autour d'elle sur deux cents mètres. Elle se focalisa sur ceux qui approchaient de chez elle et soupira quand elle réalisa qu'il n'était pas là. Pourtant, quelque chose la dérangeait. Il y avait une autre présence. Quelqu'un qui n'aurait pas dû être là. Elle connaissait cette fréquence cardiaque.

Léna renifla l'air du rez-de-chaussée. Cette odeur fraîche et boisée. Il n'y avait aucun doute. C'était lui.

Que faisait-il là ?

L'ascenseur bipa et s'ouvrit devant elle. Son cœur manqua un battement, mais ce ne fut qu'une de ses voisines du trente-troisième étage qui en sortit, Clarisse Parr. Petite et mince, Clarisse avait de nouveau changé de coupe de cheveux pour un carré droit blond. Comme à son habitude, elle portait une veste en cuir bordeaux par-dessus un tailleur noir.

— Léna, tu as une petite mine. Est-ce que ça va ?

— Oui, oui, Clarisse. Merci.

— Mmm. Si jamais, je rentre dans une heure... si tu as besoin de quoi que ce soit.

Clarisse, sous ses airs de présentatrice irréprochable et insensible, était toujours gentille et aimable. Elle était pour Léna, ce qu'il y avait de plus proche d'une amie après Reesha.

Clarisse s'arrêta devant Léna et lui sourit. Puis, sans que Léna ait le temps de l'anticiper, elle passa ses bras autour d'elle et la serra quelques secondes.

— J'ai appris pour ton amie, chuchota Clarisse. Je suis désolée. J'ai moi aussi perdu quelqu'un comme ça.

Clarisse s'écarta et hocha la tête, mal à l'aise.

— Je viendrai te voir en rentrant, juste pour m'assurer que tout va bien. Je ne peux pas m'absenter du travail ce soir, cette vieille vipère de Norris n'attend que ça pour me voler la vedette. J'ai presque terminé le dossier contre elle, j'ai tous les témoignages qu'il me manquait. Dans une semaine ça sera du passé. Mais on parlera de tout cela plus tard.

— Vraiment, se justifia Léna, ça ira.

— Je n'accepterai pas de non comme réponse, Léna. On ne doit pas rester seule dans ces moments-là ! Fais-le pour moi, ça me rassurera d'être près de toi.

— Très bien.

— En plus, continua Clarisse, il faut qu'on reparle de ces satanés drones de livraison. J'en ai encore vu un roder près de l'immeuble par ma fenêtre tout à l'heure. Il n'avait pas son voyant jaune allumé, il n'avait rien à faire ici à cette vitesse. Je ne suis pas sereine. Je ne sais pas si c'est moi qu'ils observent comme ça, mais ça ne me plaît pas. Deux demandes d'injonctions dont une qui a été validée par le tribunal en injonction interlocutoire et ces satanées machines rôdent toujours au niveau de notre étage !

— Tu n'as pas vu le nom de la société dessus ?

— Bien sûr que non ! C'est là le problème, je ne peux même pas appeler qui que ce soit. J'ai pris des photos, par contre, je te montrerai tout à l'heure.

Clarisse lui tapota le bras délicatement.

— Ça va aller. Tout va bien se passer. Je te le promets. Ça fait mal, ça laisse une trace, mais on s'en remet toujours.

Léna observa Clarisse sortir de l'immeuble, mitigée. Clarisse était



gentille, mais trop insistante. Elle lui avait fait oublier pendant quelques secondes la course poursuite jusqu'au métro et cette présence devant la porte de son appartement. Léna ne pouvait pas se permettre de perdre ses repères. Les drones qui espionnaient Clarisse pour revendre des photos d'elle n'étaient pas sa priorité.

Après s'être engouffrée dans l'ascenseur, Léna appuya sur le bouton et regarda les portes se fermer devant elle. Ici aussi elle pouvait le sentir et ce n'était pas juste dû à son état émotionnel. Il ne s'agissait pas de vieilles signatures olfactives, mais bien de nouvelles.

L'ascenseur ralentit puis s'ouvrit. Léna inspira profondément et sortit sur la pointe des pieds. Elle tourna dans le couloir et vit une paire de longues jambes dépasser du cadre de porte de son appartement. Elle soupira. C'était la deuxième fois qu'il venait la voir ce mois-ci. Cinq ans sans nouvelles et deux fois dans le même mois. Pourquoi ?

Un flash-back de sa dernière visite s'imprima devant ses yeux. Il voulait lui parler. Elle l'avait mis dehors sans chercher à comprendre la raison de sa présence. Il était resté une heure dans le couloir avant de faire demi-tour et de disparaître.

Léna avança. Les jambes ne bougeaient pas, mais elle aurait pu identifier ce vieux jean troué entre mille. Léna retint son souffle en s'approchant.

Quand elle fut assez près, elle vit une main à la peau brune taper un rythme sur le sol.

— Peter ?

— Tu m'as senti depuis l'extérieur, n'est-ce pas ?

Léna ne répondit pas et se contenta de se placer en face de son ex-petit ami. Il ne changeait pas, il portait toujours ses vêtements trop larges et à moitié troués. Il se tondait les cheveux à présent et la cicatrice blanche sur son crâne n'en était que plus visible.

Peter releva la tête vers elle et la fixa de ses yeux bleu acier. Il avait pleuré. Des poches gonflées se dessinaient sous ses yeux rouges.

— Tu sais toi aussi ?

Léna acquiesça et se pencha en avant pour poser sa main sur le détecteur. Peter s'écarta et se redressa pour la laisser passer. Quand la porte s'ouvrit, il la suivit à l'intérieur.

Léna devait ignorer Peter. Elle devait prendre des affaires, s'enfuir et partir chez son père à la campagne.

Derrière elle, Peter renifla et ricana.

— Tu ne ressens rien ? Ta meilleure amie est morte et toi tu... tu continues de m'ignorer et de faire comme si de...

Léna le coupa en levant une main devant lui. Son visage était impassible, il ne trahissait aucune émotion contrairement à celui de Peter.

— Réponds-moi ! cria-t-il.

— Je n'ai pas le temps de te répondre.

Léna laissa l'homme à la peau mate dans le salon et se dirigea vers la chambre.

— Pas le temps, répéta Peter, pas le temps. Tu sais quoi ? Moi non plus je n'ai pas le temps, Léna !

Léna fit une pause devant sa commode. Son ventre se serrait, la culpabilité et la douleur l'envahissaient de nouveau. Elle posa ses deux mains sur le meuble et secoua la tête.

Ce n'était pas le moment. Peut-être n'était-elle pas en danger, oui, mais c'était un risque bien trop grand. Cet homme l'avait suivie, poursuivie même, il avait un implant auditif et personne n'en possédait à part les soldats de la sécurité nationale. Elle était bien placée pour le savoir. Il la retrouverait, ce n'était qu'une question de temps. Elle lui avait échappé uniquement parce qu'il l'avait sous-estimée, elle en était consciente. Maintenant qu'il avait compris qu'elle était une sagesse, comme lui, il ne laisserait plus rien au hasard. Si elle avait été à sa place, elle aurait attaqué le soir même. Le plus tôt possible pour l'empêcher de se retourner.

Léna ouvrit les tiroirs avec des gestes secs et brusques et attrapa un sac de voyage sous son lit. Elle fourra tous les vêtements qu'elle put à l'intérieur sans se préoccuper de savoir ce qu'elle prenait vraiment et passa à la salle de bains. Là, elle prit un nécessaire de toilette. Juste de quoi survivre. Puis, elle ouvrit un placard et regarda les stocks immenses du même produit en face d'elle. Des brumes d'oreiller. Son père lui en avait offert une quelque temps après sa préservation. Elle avait découvert grâce à cette simple brume le bonheur de s'endormir rapidement. C'était son rituel, elle en avait besoin, sans cela elle ne pouvait pas dormir. Lorsque la marque qui la commercialisait avait fait faillite et avait été rachetée par

l'Orprogom, Léna avait passé une dernière commande, cinq cents flacons. Elle en avait encore plusieurs cartons entreposés à la cave. De quoi tenir deux cent trente-huit ans selon ses calculs.

Léna attrapa deux petites bouteilles et les rangea dans son sac avec le reste de ses affaires.

— Mais que fais-tu ? demanda Peter derrière elle.

Léna leva les yeux vers le miroir et le regarda dans le reflet.

— Je dois partir Peter. Je n'ai pas le temps.

— De quoi est-ce que tu parles, Léna ?

Peter s'approcha d'elle et posa une main sur son épaule. La pulpe de son index frôla la peau du cou de Léna et une décharge électrique la traversa. Elle chancela et Peter la rattrapa à temps avant qu'elle ne s'écroule.

— Léna ? Ça va ? Qu'est-ce qu'il se passe ? Que fais-tu avec ce sac ? Tu... Mais... mais tu vas me répondre à la fin ?

Léna secoua la tête et recula d'un pas. Elle grimaça en se cognant contre la poignée du meuble de salle de bains.

— Léna ?

Son cœur battait trop fort. Celui de Peter aussi. Elle l'entendait comme s'il était dans son corps à elle. Il n'était pas seulement triste, il avait peur.

— Il faut partir, souffla-t-elle en passant une main sur son visage.

— Partir pour quoi ?

— Parce que ce n'était pas un simple parjure !

Peter se redressa et la toisa du regard.

— De quoi ?

Léna se pinça l'arête du nez.

— Ce n'était pas un simple parjure, Peter. Reesha... je ne sais pas ce qu'il s'est passé, mais il y a quelque chose d'étrange et...

— Comment tu sais ça ?

Il ne remettait pas en question ce qu'elle disait. Il n'était pas surpris, mais peut-être refusait-il de voir la vérité en face.

Léna leva les yeux vers lui et abdiqua. Elle lui raconta pour le vinyle sur lequel Reesha avait commencé à enregistrer un message, elle lui parla de l'homme derrière la porte et de la course-poursuite jusqu'au métro.

Elle évita de mentionner les cahiers et les passeports, elle ne savait pas à quel point elle pouvait faire confiance à Peter.

— C'est ma faute, murmura-t-il en tournant sur lui-même.

Peter recula jusqu'à la chambre et s'assit sur le lit.

— Ça ne devait pas se passer comme ça... On était censés être en sécurité chez nous... et... elle ne m'a jamais rien dit.

Léna laissa tomber son sac au sol.

— Tu étais au courant ? demanda-t-elle.

Peter secoua la tête et son souffle se coupa. Il se leva et frappa son poing contre le mur. Il cria et un trou apparut dans la fine cloison. Léna attrapa sa main dans les siennes, de minces filets de sang s'échappaient des plaies sur le haut de ses métacarpiens.

— Tu es fou... tu vas te casser quelque chose !

— Tu n'as pas idée de ce qui est en train de se passer. Ma main, là, tu vois ? Je n'en ai rien à foutre !

— Mais de quoi tu parles ?

Peter saisit son téléphone dans sa poche et composa un numéro. Il le porta à son oreille, attendit deux sonneries et raccrocha.

— Je ne pensais pas qu'ils seraient allés jusque-là... je n'imaginais pas qu'ils en savaient autant. J'ai vraiment cru qu'elle pourrait tenir le coup, mais il a dû la convaincre d'une manière ou d'une autre. Tu as raison. Il faut partir !

— Je ne comprends pas, dit Léna en l'observant quitter la chambre.

— Ça sera bien une première. Tu dois venir avec moi.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais, Léna ! Jette ton téléphone ! Ils pourraient te retrouver avec.

Peter ne lui laissa pas le temps de faire quoi que ce soit. Il attrapa son poignet et la tira vers lui. Ses yeux n'étaient plus tristes, ils étaient déterminés. Il fouilla les poches de son manteau. Il empoigna le petit téléphone plat dont Léna avait pris soin ces six dernières années et le jeta au sol. Une large fissure traversa l'écran, mais Peter ne lui laissa aucun répit, il l'écrasa de son talon à plusieurs reprises jusqu'à le voir éclater en dizaines de morceaux.

Puis, il releva la tête vers elle et lui tendit la main.

— Je ne te perdrai pas toi aussi. Hors de question ! On n'a pas fait tout ça pour rien.

Léna acquiesça.

Quelques minutes plus tard, ils sortaient de son appartement. Léna avait passé des vêtements plus fins et plus confortables au cas où elle aurait été amenée à s'enfuir de nouveau : un legging gris, un gilet cintré ainsi que son manteau pour se protéger du froid de la nuit.

Sur le trottoir, Peter attrapa sa main dans la sienne et s'élança en courant.

— Je ne suis pas garé loin !

Léna ne répondit pas et se contenta de le suivre. Qu'était-il en train de se passer ?

Peter l'entraîna dans une rue perpendiculaire à la grande avenue sur laquelle elle vivait. Il y avait déjà moins de lumières ici, c'était une artère commerçante et à cette heure-ci, il n'y avait plus de boutique ouverte.

— Là-bas, dit Peter, un peu plus loin à gauche.

Léna leva les yeux vers la rue qu'il lui indiquait. Il s'agissait d'une impasse sordide. Elle évitait toujours de passer devant autant que possible, elle n'aimait pas la sensation de vide qui y régnait. Ils longèrent un vieux parc mal entretenu. Des ronces sinuaient à travers les vieux barreaux en fer rouillé.

Arrivée en face de l'impasse, Léna hésita, mais finit par suivre Peter. Non, vraiment, elle n'aimait pas cet endroit. Il n'y avait aucune porte et aucune fenêtre, il s'agissait du dos des immeubles voisins. De vieux posters pendaient sur les murs et des écrans néon illuminaient la rue déserte tout en promouvant des plaisirs charnels incommensurables. L'un d'entre eux se mit à briller plus fort lorsqu'ils passèrent devant.

« Salut, beau gosse, c'est ta madame ? » lança l'écran tandis que la femme blonde à l'intérieur se mettait à faire les yeux doux à Peter. « On peut vous faire un prix duo si tu veux. Ou alors elle peut regarder, ou toi... tout est possible... vraiment tout. Si tu préfères, je vais danser pour toi. Il suffit juste d'apposer ton empreinte sur le boîtier à gauche. »

Peter avança un peu plus loin afin d'être hors de vue des détecteurs de présence des panneaux de publicité, puis il se tourna vers Léna. Elle s'arrêta.

— Mais que fais-tu ? demanda-t-il.

Léna parcourut la zone des yeux.

Peter l'attrapa par les épaules et la força à le regarder.

— Léna ! Il faut y aller !

Elle recula d'un pas et observa le chemin qu'ils avaient emprunté pour arriver jusque-là. Les écrans publicitaires perdaient en luminosité.

— Tu me caches des choses.

Peter déglutit et prit le visage de Léna entre ses mains. Il sentait le sang.

— Oui. Je suis désolé, mais là je ne peux pas tout te dire. Tu m'as dit que tu pensais que tu étais folle tout à l'heure. Tu ne l'es pas, Léna, d'accord ? Je peux te le prouver, mais d'abord, il faut qu'on aille se mettre à l'abri.

Léna ne bougeait pas.

— Regarde-moi dans les yeux, Léna ! Tu sais quand je mens. Tu sais bien que je ne te mens pas là !

Léna planta son regard dans celui de Peter. Il disait la vérité.

— OK, murmura-t-elle.

Les lèvres de Peter s'étirèrent l'espace d'une seconde et il lui fit signe de le suivre.

Le long de l'impasse, des feux avaient été allumés dans des bidons en acier et les flammes rougeâtres éclairaient les briques grises des vieux bâtiments. Des sans-abris les regardèrent passer, étonnés, mais aucun d'entre eux ne réagit. Certains portaient de vieilles prothèses de jambes presque obsolètes qui les poussaient à se tenir de manière étrange. C'était comme s'ils vivaient dans une dimension parallèle, une que l'on pouvait voir, mais pas toucher. Léna avait toujours eu cette impression, c'était pour cela qu'elle n'aimait pas cet endroit.

Peter longea l'allée nauséabonde et s'enfonça jusqu'au bout de l'impasse.

Léna regarda partout autour d'elle. Il n'y avait aucun véhicule. Pas une seule carrosserie, pas une seule filante, rien.

— Mais... où... je...

Elle se tourna vers Peter, paniquée. Lui avait-il menti ou s'était-il fait voler sa filante ?

— Ne t'inquiète pas, lui dit-il.

Il attrapa un petit boîtier dans sa poche et appuya dessus. Au bout de l'impasse, de petites plaques suspendues surgirent au milieu de nulle part et tournèrent sur elles-mêmes jusqu'à ce qu'une filante allongée apparaisse devant eux. Blanc et bleu, elle était pratiquement neuve et ne ressemblait à aucun modèle du marché. Les jantes propulseuses faisaient partie d'un projet de commercialisation qui avait été annulé par le manque de matière première. Où Peter avait-il bien pu trouver une telle chose ?

— Un occulteur de présence, souffla Léna.

— Oui. Allez, monte !

Léna s'installa du côté passager. Peter s'assit derrière le volant. À peine eut-il refermé la porte que les montures en acier de la filante devinrent transparentes, ne laissant de ce fait aucune possibilité d'angle mort. Sur l'écran de contrôle, de petites lignes apparurent et Peter posa son index sur un détecteur. Le moteur siffla pendant le démarrage avant de redevenir silencieux.

Quelques instants plus tard, les jantes tournèrent sur elles-mêmes pour faire face au sol et propulsèrent la filante dans les airs. Ils rejoignirent les grandes voies aériennes courbes et la filante s'imbriqua dans la circulation.

— Tu veux... de la musique ? demanda timidement Peter.

— Où va-t-on ?

Peter soupira et lança le mode pilote automatique. La filante trembla pendant une seconde avant de se stabiliser. Elle changea plusieurs fois de voie et rejoignit la piste aérienne qui menait vers le sud de Dioscuri. Les petites balises lumineuses qui marquaient les voies étaient de plus en plus rapprochées.

Peter se passa les deux mains sur le visage et grimaça à cause du coup qu'il avait porté dans le mur. Le sang sur ses phalanges avait séché, mais sa plaie n'était pas propre.

— Aïe... je ne sais pas, Léna. Je ne sais plus rien, là. Je suis tout aussi perdu que toi.

Léna se pencha en avant et sortit l'enregistrement vinyle de Reesha de son sac. Peter l'attrapa et ouvrit une petite trappe sur le tableau de

bord. Il posa le vinyle devant et l'objet disparut, aspiré par le mécanisme. Quelques secondes plus tard, la voix de Reesha résonna dans tout l'habitable.

*« Ils savent. Ils savent et je dois trouver une solution au plus vite. Je croyais avoir été prudente, mais je me suis trompée. Ils me surveillent depuis longtemps. Ils savent depuis longtemps. Notre temps est compté, nous devons nous... TOC-TOC-TOC... Eh merde ! Qu'est-ce que c'est encore ? TOC-TOC-TOC. Je vais devoir finir ça plus tard. »*

— Que... comment ? demanda Léna. Tu peux lire ces choses ?

Peter hocha la tête.

— Je suis désolé, Léna. Je suis désolé que l'on ne t'ait jamais rien dit, mais nous n'avions pas le droit.

Il n'y avait qu'une seule raison pour laquelle Peter pouvait être au courant de la mort de Reesha alors que son décès remontait à la veille. Qu'une seule qui expliquait qu'il sache comment lire ces vinyles...

— Tu travaillais avec elle.

Peter hocha la tête sans la regarder. Léna le fixa.

— Depuis combien de temps ?

Les lèvres de Peter tremblèrent et il renifla.

— Depuis combien de temps ?

— Quatre ans.

Léna recula dans son siège et tourna la tête par la fenêtre. Dehors, la nuée de filantes et de navettes continuait d'avancer comme si rien n'avait changé. Pourtant, la vie de Léna venait de basculer. Ses yeux se posèrent sur les balises flottantes qui signalaient les voies aériennes et elle se mit à les compter. Cela l'avait toujours apaisée.

— Quatre ans, répéta-t-elle sonnée.

À côté d'elle, Peter respirait profondément pour calmer les battements acharnés de son cœur.

— On ne pouvait rien te dire, je suis désolé.

— Pourquoi ? demanda Léna en continuant de regarder par la fenêtre. Ils étaient en train de contourner la Tour Mirage.

Était-ce donc cela ? Un mirage ? Sa vie n'avait-elle été qu'une illusion ?

— Parce que tu es qui tu es. Tu suis les règles, les principes. Tu as tes